L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES ET LITTÉRATURES INDIGÈNES DANS LES ÉCOLES INDIGÈNES DES COLONIES

Les idées que nous allons développer ici ne trouveront sans doute pas grâce auprès des assimilationnistes ni de ceux qui, au nom du patriotisme, ont cru, de bonne foi, qu'en imposant l'enseignement et l'usage de la langue française à nos sujets coloniaux, on ferait disparaître en quelques générations tout vestige de leur origine.

Ce n'est pas en théoricien que nous abordons [illegible] jusqu'ici soumis à des controverses [illegible] passionnées ; c'est en homme pratique, qui a eu le loisir et la volonté d'observer pendant 20 ans des populations indigènes et qui formule aujourd'hui une conviction que nulle autre, acquise en dehors du champ d'expérience colonial, ne saurait ébranler.

L'assimilation intégrale est, disons-le tout de suite, une utopie contre laquelle protestent tous les faits de l'histoire. Les sociologues les plus éminents ont pris leur parti de l'évident échec subi dans cet ordre de vues avec les Arabes d'Algérie, et si on remonte beaucoup plus haut dans le passé, si nous nous transportons plus loin aussi, nous ne pouvons oublier que les mêmes tentatives faites pendant des siècles par les Chinois, bien avant l'ère chrétienne, sur des peuples pourtant fort peu dissemblables, tels que les Japonais, les Annamites et les Coréens, restèrent pareillement vaines. Il va sans dire que si quelques individus seulement se trouvent noyés au milieu d'une autre race, leur assimilation est fatale, mais dans ce cas il s'agit surtout d'un phénomène d'absorption. Chaque fois, au contraire, qu'une nationalité se présente sous les espèces d'un bloc homogène et socialement organisé, on peut être assuré que quels que soient les moyens mis en œuvre par l'élément enveloppant et quelle que soit sa supériorité numérique, ce bloc est unique, fût-il isolé de sa souche mère il continuera à vivre de son existence propre en conservant tous ses caractères essentiels, sa langue et ses mœurs.

Les traits qui les différencient sont tellement dans l'essence première des êtres humains que toutes les démarcations et frontières politiques issues de traités acceptés ou imposés demeurent fictives si on les compare à celles qui séparent les races et les cantonnent chacune dans son ère géographique distincte. Les premières de ces limites sont essentiellement conventionnelles et temporaires, les autres, au contraire, sont immuables et, pour ainsi dire, définitives. Envisagées au point de vue du temps et de l'âge du monde, elles seules ont une existence qui n'est ni précaire ni contestable.

La carte d'Europe serait à remanier de fond en comble si l'on devait la tracer non d'après les limites qui circonscrivent la zone d'influence ou d'action de chaque gouvernement, mais d'après les peuples si nombreux et si divers qui entrent dans la composition de certains d'entre eux.

Ce qui apparaît comme un problème insoluble en Europe ne saurait être moins ardu sur le terrain colonial où les races mises en contact sont plus dissemblables encore et n'ont pour ainsi dire entre elles, aucune affinité, aucun trait commun ni dans la langue, ni dans les mœurs, ni dans les aspirations.

Faut-il, de ce que nous venons de dire, conclure (l'assimilation étant irréalisable) que les puissances coloniales devraient renoncer à toute entreprise d'expansion extérieure ? Telle n'est pas notre pensée, car ce serait renier ici même l'œuvre magnifique de la 3e République et la modeste partie que nous avons

pu prendre à cette œuvre au cours d'une carrière déjà longue.

Parler de l'utilité et de la légitimité de l'expansion coloniale, ce serait, au surplus, remettre en discussion une chose déjà jugée, ce qui nous écarterait de notre sujet. Mais il est dans l'ordre des questions qui se lient d'une façon trop étroite à la mise en valeur des ressources coloniales, à commencer par celle de la main d'œuvre autochtone, pour que nous n'ayons pas, au cours de ce mémoire, à envisager les divers problèmes qui se posent afin d'en dégager les solutions que comporte l'œuvre d'éducation intellectuelle et morale qui nous occupe plus particulièrement.

Ayant posé le principe qu'il fallait renoncer à tout système ayant l'assimilation comme but, comment appellerons-nous celui que nous voudrions préconiser ?

D'éminentes personnalités ayant trouvé l'heureuse formule de «l'Association», c'est celle que nous emploierons aussi, car, nous entendons bien établir que si nous sommes partisans de conserver aux indigènes leurs langues et leurs coutumes, nous ne sommes pas moins imbus de l'absolue nécessité qu'il y a à les familiariser le plus possible avec notre idiome, non pour en faire de faux savants, pleins de morgue et de prétention, mais d'utiles associés de nos colons, commerçants et industriels, des collaborateurs, enfin, sous le même drapeau, des frères devoués de nos soldats luttant ensemble pour la défense du patrimoine commun et d'un idéal devenu le même.

Or, que faut-il pour que des peuples aussi dissemblables que le sont les Français d'une part, les Arabes, les Congolais, les Malgaches, les Annamites ou les Tonkinois de l'autre, arrivent à cet état de la solidarisation qui est la base de la nouvelle politique entrevue et désirée depuis longtemps par tant de nos amis coloniaux ? Ce qu'il faut, c'est déterminer par l'éducation une pénétration réciproque des deux éléments ethniques de façon que leurs intérêts arrivent à être si bien fondus et enchevêtrés qu'on ne se trouve plus bientôt en présence que d'une société franco-indigène ayant définitivement remplacé les deux éléments juxtaposés, à tendances et à intérêts divergents, souvent contradictoires, que forment actuellement dans la plupart de nos possessions la Colonie française et la Société indigène.

Pour atteindre ce résultat, il importe donc, avant toute chose, de dissiper les équivoques et les préventions qui règnent dans les deux camps, il ne faut pas que l'Européen, imbu de sa supériorité ou de ce qu'il considère comme tel, éloigne de lui l'indigène en condamnant comme mauvais tout ce qui le caractérise ; il ne doit pas davantage chercher à lui imposer sa civilisation occidentale dont il est souvent si orgueilleux, alors que tant de peuples restent sincèrement sceptiques sur ce que nous pensons devoir les émerveiller.

Il en est des variétés de l'espèce humaine comme des plantes qui composent le règne végétal. Chacune a son habitat, son mode d'existence, ses moyens de développement, de sorte que si on les déracine du milieu où la nature les a placées pour les soumettre à un nouveau mode de développement sans rapports étroits avec celui d'origine, elles dégénèrent, ou bien par un lent travail d'adaptation, elles parviennent quelquefois à s'accommoder de leur nouveau milieu, mais en perdant une ou plusieurs de leurs qualités essentielles, rarement en acquérant de nouvelles,

Les choses vont de même, avons-nous dit, pour les races humaines : si celle qui a la suprématie politique n'est pas assez nombreuse pour absorber l'autre, et c'est presque toujours le cas sur le terrain colonial, la race autochtone se maintiendra, elle continuera de vivre et de se développer, tout en subissant quelques modifications de contact et de pure apparence, mais sa marche propre, son évolution nouvelle n'en seront nullement affectées, parce que sa vitalité continuera de lui fournir sa sève d'origine.

Or, à défaut d'expérience, le bon sens n'indique-t-il pas au dominateur la conduite qu'il doit tenir lorsqu'il trouve en face de lui une race qui ne peut et ne doit d'ailleurs pas en aucun cas mourir ? C'est de s'accommoder le mieux possible des éléments qu'il trouve tout adaptés au milieu et de renoncer à poursuivre

l'entreprise chimérique de les assimiler à lui-même que la nature a fait naître en un point tout différent du monde, sous un climat où les besoins sont souvent diamétralement opposés.

Il n'est rien de plus puéril que cette prétention des conquérants de presque tous les pays, voulant, après la victoire, abolir d'un trait de plume la langue des vaincus, dans l'espoir de leur imposer la leur.

L'expérience a suffisamment établi que si les vaincus, par souci de leurs intérêts, ont parfois montré quelque zèle à apprendre l'idiome du vainqueur, ils n'en ont pour cela jamais délaissé complètement leur langue maternelle. Dans ces sortes de faits, la juxtaposition des deux dialectes est toujours réalisable, tandis que la substitution de l'un à l'autre est une impossibilité qui se passe de démonstration.

Ne voyons-nous pas combien chez nous, on a eu de peine à implanter le français parmi les populations cependant admirablement françaises de sentiments, mais qui, de tout temps, ont parlé le breton, ou le provençal? S'il est exact que grâce aux écoles, la langue nationale a fait de grands progrès dans toutes nos vieilles provinces, il est non moins exact (et il faut s'en féliciter) qu'on parle partout et autant que jamais les vieux patois si riches et curieux, répondant de façon si adéquate aux besoins complexes d'une pensée qui se développe et doit s'exprimer dans le cadre qui l'a suscitée.

Toutes proportions gardées, il en est de même pour ce qui concerne nos sujets coloniaux. Il nous est parfaitement possible de les rapprocher de nous sans leur imposer cette forme intolérable de persécution qui consisterait à leur interdire l'usage de leurs propres dialectes.

Les esprits les moins libéraux sentent très bien ce qu'aurait de vexatoire, de cruel un semblable procédé. En admettant que la chose fut réalisable, elle équivaudrait à la destruction de ce que tout homme aime le plus peut-être, son patrimoine intellectuel et moral, source pure et féconde de toutes les conceptions nobles et généreuses. Elle le priverait aussi du seul moyen qu'il a de penser, de réfléchir, d'observer, et de juger, par suite de s'instruire et de se perfectionner.

Par bonheur cette chimère qui fut un temps toute puissante, s'est à peu près évanouie et l'irrésistible vérité faisant chaque jour un pas en avant nous gagne de nouveaux adeptes.

Bientôt, les plus fervents des méthodes assimilationnistes admettront avec nous, que Congolais, Indochinois, Arabes ou Malgaches, n'auront pour nous que plus d'estime et d'attachement si tout en leur enseignant le français, nous leur laissons le loisir et fournissons le moyen de cultiver leur langue et d'approfondir sa connaissance. Ce juste hommage rendu au génie des vaincus constitue des titres durables à leur estime sinon à leur reconnaissance; il multiplie et rend plus étroits les liens de confiance réciproque et de mutuelle tolérance, qui doivent constituer désormais le *modus vivendi* de cette association que nous voulons stable pour qu'elle soit également profitable aux deux parties.

Il est, en tout cas, de la plus élémentaire prudence de s'arranger pour qu'il en soit ainsi; l'instinct de conservation propre à chaque individu, comme à chaque race aussi, le dicte et l'impose.

Nous pressentons déjà que, parmi les partisans de l'assimilation intégrale, il en sera pour nous opposer que certains de nos sujets ne disposant que d'un langage grossier et d'un pauvre vocabulaire, il vaudrait mieux, dans leur propre intérêt, leur faire obligation d'apprendre notre langue, ce qui les amènerait, pensent-ils, à un degré de civilisation rapidement voisin du nôtre.

Outre qu'une langue n'a jamais été capable de donner à ceux qui l'apprennent la forme ni le degré de civilisation de ceux dont elle traduit le concept intellectuel et moral, il est bon de rappeler que tel idiome tenu pour pauvre et rudimentaire ne mérite pas toujours un tel verdict, qui procède autant parfois de l'ignorance, où nous nous complaisons, des choses extérieures, que de l'opinion exagérément flatteuse que nous professons pour tout ce qui est de nous.

Renan disait en parlant du chinois à propos des langues monosyllabiques, longtemps considérées comme des idiomes à l'état d'enfance, que cette langue n'en avait pas moins servi d'organe à une civilisation très développée, alors que les langues des sauvages d'Amérique et celles des populations d'Afrique centrale et méridionale étaient pour la science pleines de révélations inattendues par suite de leur richesse grammaticale. Cela ne prouve-t-il pas, ainsi que l'a voulu démontrer ce grand philologue, que tel peuple reste en état d'enfance en dépit d'un système que nous considérons comme savant, alors que tel autre s'élève à la civilisation avec un idiome qui semble fermé à tout progrès ? Ce nous est, en tout cas, un avertissement sérieux d'avoir à respecter et à nous efforcer d'étudier, afin de les mieux connaître, les mœurs de nos sujets, de ces hommes d'autres races dont nous recherchons la collaboration et que nous prétendons nous associer sur le terrain économique, comme celui, bien plus délicat, de la politique. Une tendance regrettable que nous avons trop de fois constatée chez nos compatriotes des Colonies est de s'abandonner à une inertie intellectuelle qui les fait rester pendant de très longues années comme de véritables corps étrangers au milieu des indigènes ; ils semblent attendre que ceux de qui dépend uniquement la prospérité de leurs entreprises oublient leur langue et adoptent des mœurs nouvelles pour venir s'adresser à eux, comme à d'indispensables pourvoyeurs.

Et, en attendant, le temps infiniment précieux passe, emportant avec lui toutes les bonnes occasions de réussite.

Beaucoup de ceux à qui on fait observer qu'un petit effort journalier les mettrait vite à même de traiter personnellement leurs affaires avec les indigènes et d'en décupler ainsi l'importance, répondent qu'il est indigne de civilisés de condescendre jusqu'à parler la langue barbare, que c'est à ces derniers à commencer par apprendre la nôtre. A un raisonnement aussi faux n'y aurait-il pas lieu de répondre : Quel est donc celui qui est allé au devant de l'autre, et quel est le plus intéressé à conclure cette association dont nous avons parlé plus haut ?

Ce que nous venons de développer bien longuement nous conduit à cette conclusion que les langues indigènes méritent au premier chef qu'on leur laisse la place qui leur revient dans l'enseignement des indigènes, sans que cela doive nuire à l'enseignement et à la diffusion de notre propre idiome parmi nos sujets coloniaux.

Il nous restera à établir dans ses grandes lignes la façon dont nous pensons que l'enseignement des langues et des littératures indigènes pourra être organisé, lorsque nous aurons développé quelques autres considérations que nous a suggérées un long contact avec des indigènes qui, pour n'être pas d'une civilisation des plus avancées, occupent une place honorable dans ce que nous appellerons l'échelle intellectuelle de nos sujets coloniaux. Nous voulons parler des Malgaches et nous croyons savoir que bien des constatations faites par nous sur ce peuple ont été faites ailleurs et pourraient s'appliquer à d'autres indigènes d'une civilisation incontestablement plus raffinée, tels par exemple que les Arabes et les Indochinois.

Chez les Malgaches donc, à défaut, ou à peu près, de littérature écrite, il existe une littérature orale, traditionnelle, qui, par ses préceptes, ses maximes, son folklore, donne de cette race intelligente et laborieuse, éprise de savoir et de progrès, une impression des plus favorables quant à sa mentalité générale, à la souplesse de son esprit et à ses surprenants moyens de perfectibilité.

Le fait qu'aucun monument littéraire vraiment digne de ce nom n'existe chez eux ne signifie pas, comme beaucoup d'esprits superficiels l'ont prétendu, que le terrain se trouve tout déblayé sur ses mœurs et sa mentalité et qu'en conséquence nous devrions purement et simplement lui imposer notre langue et nos mœurs sociales.

Pour les observateurs et les chercheurs consciencieux, avides de se rendre compte et aussi, disons-le, de s'instruire, cette indigence intellectuelle et linguisti-

que n'est qu'une apparence, et si l'on veut entrer dans la connaissance d'un passé riche en enseignements de toute nature, il faut du moins se mettre en rapports étroits avec ce passé et, ainsi que le préconisait l'auteur de *l'Origine du langage*, porter ses investigations sur les produits mêmes de l'esprit humain, les créations poetiques ou oratoires, fussent-elles purement traditionnelles, car, dit-il, « ces créations et ces documents où les hommes d'une même race ont déposé leurs plus vieux souvenirs, ne commencent à se figer par l'écriture qu'à une époque déjà bien éloignée du berceau de l'humanité. Comment l'homme, en effet, aurait il légué le souvenir d'un âge où il se possédait à peine et où n'ayant pas de passé, il ne pouvait songer à l'avenir ? » « Il est, ajoute-t-il, un monument sur lequel sont écrites toutes les [illegible] de cette génèse merveilleuse, monument qui renferme des matériaux de tous les siècles et peut les rendre à l'analyse, poème admirable qui est né et s'est développé avec l'homme, qui l'a accompagné à chaque pas et a reçu l'empreinte de chacune de ses manières de sentir. Ce monument, ce poème, c'est le langage. L'étude approfondie du langage sera toujours le moyen le plus efficace pour aborder les origines de l'esprit humain ; grâce au langage, nous sommes vis-à-vis des âges primitifs comme l'artiste qui devrait rétablir une statue de bronze d'après le moule où elle se dessina. »

Voilà donc, magistralement exposé, le plan du travail à entreprendre pour arriver à une connaissance exacte des peuples que nous plaçons sous notre égide et dont nous ne devons rien ignorer, si nous ne voulons pas accumuler entre eux et nous les malentendus, les équivoques et les causes de mutuelle antipathie.

C'est par l'étude et l'enseignement des langues indigènes que nous dégagerons les principes généraux de morale et de philosophie légués par les générations aux générations ; c'est le seul moyen en somme que nous possédions de mettre en jeu de la façon la plus adéquate ces grands leviers de l'énergie humaine que sont tour à tour l'intérêt, l'amour-propre, le respect humain, la crainte ou le respect de ceci ou cela ; ces principes, il importe de les conserver aussi intacts que possible pour en perpétuer la tradition parmi les masses dont ils constituent le fond intellectuel, et c'est par un enseignement bien et judicieusement conçu qu'on en provoquera tout doucement l'évolution dans le sens de nos propres conceptions.

Pour que cette vaste tâche soit complète, il faudra, par de patientes, longues et impartiales enquêtes, faites de préférence auprès des anciens, recueillir toutes les productions de l'esprit et de la raison : leur forme définitive nécessitera le contrôle et l'adhésion des indigènes les plus qualifiés pour emettre un avis éclairé et ce n'est qu'avec cette nécessaire formalité que l'impression et la diffusion en pourront être faites. Ainsi l'on constituera pour chaque race une sorte de doctrine morale et philosophique sans la connaissance de laquelle le peuple dirigeant ne saurait ni bien gouverner, ni bien administrer.

Dans les pays de vieille civilisation qui possèdent un patrimoine littéraire digne de ce nom, le programme pédagogique consistera à faire une sélection entre les productions des meilleurs auteurs en vue de constituer un fonds d'ouvrages classiques, base de l'enseignement indigène futur. Afin que la sélection ne soit ni arbitraire ni dictée par nos seules vues d'Occidentaux, le soin de la réaliser en sera confié aux indigènes d'une culture élevée et dont les avis sont habituellement recherchés et suivis par leurs compatriotes. Les Européens versés dans la langue et les mœurs locales feront aussi partie de cette commission (laquelle gagnera à avoir un caractère permanent) afin que le travail des érudits indigènes ne soit pas sans contrôle et ne puissee à aucun moment prendre un caractère subversif dans un sens quelconque.

Les choses étant ainsi comprises et organisées, il ne peut y avoir que profit pour nous à vanter aux indigènes les héros de leur histoire, à glorifier les sages qui instituèrent leur génie, à se montrer respectueux de leurs croyances religieuses et à les entretenir dans le respect et l'admiration de tous les personnages réels ou mythiques qu'ils se sont donnés comme modèles dans l'accomplissement des grands devoirs sociaux.

On encouragera donc par tous les mo-

yens l'étude des dialectes locaux et les productions littéraires vraiment originales, inspirées des seules circonstances et conditions du milieu ambiant, car il faut répudier sans pitié ces méchantes parodies si chères aux assimilateurs et qui font intervenir le renard et le loup, la panthère et le chacal dans des pays où les indigènes n'ont jamais vu ni renard ni loup et encore moins de panthère et de chacal.

Par contre, on aura beaucoup de belles choses à recueillir en poussant les anciens à écrire de leur propre main leurs mémoires ou bien en les faisant écrire sous leur dictée; leurs souvenirs et leur expérience seront utilement mis à profit pour élucider maintes questions obscures sur l'histoire, les mœurs et coutumes, le droit, les procédés agricoles, etc, etc... L'on enregistrera avec non moins de profit les chants des bardes et les contes des vieux diseurs, l'on notera aussi tout ce qui peut toucher de près ou de loin à l'art de bien parler et d'écrire ; il n'est pas jusqu'aux formules des guérisseurs, des devins et sorciers, aux prières des prêtres, qui ne puissent fournir des révélations propres à nous mieux éclairer sur la conduite à tenir vis à vis de nos sujets.

Tel est le procédé bien simple et partout praticable grâce auquel on obtiendra promptement l'exacte mesure d'intelligences si profondement différentes des nôtres, mais qui, dans leur originalité, n'en sont pas moins souvent très riches en traits géniaux et en conceptions dignes de notre plus déférente attention. Tel est enfin le seul moyen efficace et pratique qui soit à notre disposition pour nous procurer la clef de cet antique et mystérieux édifice qu'est pour nous le cerveau d'hommes d'une autre race.

Quel que soit le peuple qu'on envisage, on a toujours en face de soi deux catégories d'individus bien tranchées : la classe inférieure qui ne parle qu'une langue grossière et pauvre et la classe cultivée qui, elle, s'exprime en une langue élégante, correcte et infiniment plus riche et nuancée. C'est à des intermédiaires choisis dans cette dernière qu'il faut toujours recourir pour s'adresser aux masses populaires. On conçoit d'ailleurs très bien que les seuls indigènes ayant une connaissance approfondie de leur langue soient capables de recevoir une culture étendue en langue étrangère. L'enseignement intensif du français chez les jeunes gens qui n'ont pas l'intégrale possession de leur dialecte est un ensemencement fait en champ stérile. Seuls les enfants pris dès leur bas âge et séparés de leur milieu peuvent tirer profit d'un enseignement de ce genre en langue française, mais alors, on en fait, comme le disait un éminent rapporteur du Congrès de sociologie coloniale, de véritables produits de laboratoire, qui lorsqu'on les replonge dans élément d'origine, y sont aussi mal à l'aise que des étrangers, ce qui rend leur utilisation des plus difficiles.

Du moment que notre qualité de peuple dirigeant nous fait de l'association avec les indigènes un impérieux devoir et que nous devons, en conséquence, utiliser dans la plus large mesure les éléments autochones, même et surtout dans l'administration du pays, nous devons nous bien convaincre que des collaborateurs n'ayant aucune culture sérieuse en leur langue seraient les pires auxiliaires de notre action politique et éducatrice. Leur infériorité intellectuelle les priverait de tout prestige et leurs congénères n'admettraient pas que nos plus proches collaborateurs soient des incapables.

Les formes extérieures de la politesse et les précautions oratoires ont, par ailleurs, chez les Orientaux et la plupart des peuples africains, une importance en quelque sorte rituelle, si bien qu'un homme dont l'éducation première a été négligée peut être considérée comme un étranger dans son propre milieu. Ne possédant aucune des qualités qui rendent un homme influent et honorable, ces sortes de déracinés, s'ils sont écoutés et obéis parce qu'ils parlent au nom d'un maître respecté, ne le sont en tout cas que mollement, comme à regret ; le ridicule qui les couvre les dépouille de tout prestige et s'ils sont parfois l'objet de la risée publique, qui ne doute que l'autorité qui les utilise n'en souffre pas elle-même dans sa réputation ?

Nous avons eu personnellement sous les yeux mille exemples de ces faux ci-

vilisés ayant appris hâtivement et superficiellement notre langue en négligeant par trop la leur et donnant aux Européens non initiés le change absolu sur leur valeur intellectuelle.

Leur bagout (on sait que tous les indigènes en revendraient à n'importe quel méridional) était composé de phrases à grand effet parfois, mais toutes apprises par cœur, d'expressions dont le sens était mal connu, en un mot d'un vocabulaire sans homogénéité et, en tout cas, absolument insuffisant pour traduire les nuances multiples et parfois si subtiles de notre pensée. C'était cependant sur ces gens là que les administrations se reposaient et se reposeront encore du soin de transmettre et d'expliquer à leurs congénères nos desseins politiques et nos exigences fiscales! Jamais le dicton italien « traduttore [illegible] ne fut d'une application plus juste ni plus [illegible]tée.

On ne saurait dire combien d'équivoques, de vexations et de sourdes haines sont engendrées par l'insuffisance de l'interprète dort, sans méfiance, nous faisons le mutilateur de nos pensées et de nos intentions les meilleures. Quand on songe que dans un pays comme Madagascar, pour prendre l'exemple qui nous est plus familier, les ordres de l'autorité supérieure ne parviennent aux populations, que par le canal de ces pitoyables commentateurs, on ne peut que frémir et se demander si vraiment nos sujets sont bien instruits de la générosité de nos intentions, de la probité de notre gestion administrative et du désintéressement de nos efforts.

De toute nécessité, nous devons appeler à nous les indigènes instruits et les pousser le plus que nous pourrons à s'attacher à la connaissance de la langue française.

Ils peuvent et doivent être nos auxiliaires les plus influents parce que les mieux instruits des besoins et de l'état d'esprit des populations. La tendance généralement constatée a été d'éloigner des affaires publiques, les personnalités notoires, celles ayant un prestige dû à leur savoir ou à leur expérience. On les a tenues à l'écart parce que, ne connaissant pas notre langue, on les considérait souvent, bien à tort, comme des hostiles, des irréductibles, alors qu'il n'y avait qu'à leur tendre une main amie pour assurer à notre action politique l'inappréciable concours de leurs sages conseils.

Pour nous qui, au cours de plusieurs années, n'avons eu comme collaborateurs immédiats que des gens choisis parmi les plus éclairés et les plus influents de la société malgache ou autre, il nous est agréable de leur rendre justice, que nuls autres fonctionnaires de leur race auxquels nous demandions rapports, études, mémoires, enquêtes, etc... ne les égalaient, même lorsqu'ils passaient pour connaître à fond notre langue. Avec quelle autorité ils se fussent acquittés du mandat glorieux de parler au nom de la France, si leur ignorance de notre idiome et aussi leur âge ne les eût pas fait tenir dans un oubli immérité!

Il est vrai que, pour s'entourer de pareils collaborateurs, tirer de leur concours le maximum de rendement, il faut pouvoir soi-même se passer d'interprètes et communiquer directement avec eux, et c'est ici que se poserait la question de savoir s'il ne serait pas bon que les agents européens de nos administrations, se missent, plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'à ce jour, à l'étude des idiomes indigènes.

Mais cette question est en dehors de notre sujet et nous conclurons que dans toute Colonie où les indigènes parlent une même langue, il existe, à défaut de littérature écrite, une littérature traditionnelle, dont la connaissance approfondie a créé cette aristocratie intellectuelle qui assure l'ascendant moral nécessaire aux classes dirigeantes; qu'il est contraire aux lois de l'évolution naturelle de rompre les liens d'hérédité intellectuelle et morale attachant les générations présentes à celles dont elles sont issues; qu'il est expérimentalement prouvé que les indigènes possédant une forte culture en leur langue, sont les mieux préparés pour en recevoir une autre en langue étrangère et qu'il y a par conséquent, avantage à ce que les deux enseignements soient consécutifs. De là:

1° l'Enseignement primaire en langue indigène (avec notions élémentaires de langue française).

2° l'Enseignement secondaire en langue indigène (avec l'enseignement primaire de langue française).

G. J.

(D'après l'*Indépendance Tonkinoise*)

L'ÉVOLUTION DE L'UNIVERS

J'emprunte le titre de cette causerie à un livre récemment paru (1) qui rajeunit un très antique sujet. Parlez à un Français moyen de théories cosmogoniques, il vous citera tout de suite l'hypothèse de Laplace, qu'il n'a pas lue, mais à laquelle, ébloui par le prestige d'un grand nom, il attribue la majesté d'une explication totale et définitive ; à son estime, la nébuleuse de Laplace suffit à tout. Hélas ! elle suffit surtout à nous montrer combien les plus grands esprits sont petits par rapport à de tels problèmes.

Combien sont-ils, avant et depuis Laplace, qui ont fabriqué leur système du monde ? Henri Poincaré, qui a consacré un de ses plus beaux livres à l'étude critique de ces hypothèses cosmogoniques, conclut par cette phrase peu encourageante : « Nous ne pouvons terminer que par un point d'interrogation. » Il avoue, avec une modestie qui l'honore, que les explications qu'il a proposées lui-même, en manière de passe-temps, ne valent pas mieux que les autres... Est-ce à dire, pourtant, qu'il faille lâcher le manche après la cognée, et pouvons-nous écarter de notre esprit l'obsédant problème que nous pose chaque nuit le ciel étoilé ? La science nous apporte à pleines brassées les faits nouveaux ; on peut les confronter avec les vieilles hypothèses. Celles-ci se fondaient sur les lois de la mécanique et sur l'attraction newtonienne ; les immenses progrès de l'astronomie physique nous ont appris que l'univers est le siège d'incessantes transformations physiques, chimiques et même « ultra-chimiques » dues à des transmutations d'éléments ; on sait que les mondes ne sont pas unis seulement par le fil invisible de la gravitation, mais par un échange constant de chaleur et de lumière, de charges électriques et même de matière. A la lumière de tous ces faits, on peut renouveler les tentatives d'explications cosmogoniques et tenter de serrer de plus près l'éternel problème ; c'est ce que M. Vérounet, astronome à l'observatoire de Strasbourg, vient de faire avec beaucoup de courage et, autant que j'en puis juger, avec succès : c'en est un que de proposer des explications cohérentes qui ne viennent pas se briser contre une des données de la science positive. Le lecteur ne m'en voudra pas si je soumets à sa réflexion quelques-unes des vues nouvelles qui se prêtent à une explication simple ou qui appellent d'utiles discussions.

Comme toutes les cosmogonies, celle de M. Vérounet débute par la description du chaos initial, mais ce chaos est encore plus chaotique, si j'ose dire, que celui de ses prédécesseurs, puisqu'il part d'un temps où la matière n'existait pas encore. A ce stade initial, l'univers ne comprenait que des charges électriques, positives et négatives, qui se cherchaient à travers l'espace il imité ; un jour, l'atome naquit de leur mariage, et la matière fut constituée ; mais c'était encore une matière rudimentaire, réduite aux éléments les plus simples, hydrogène, hélium, nébulium, plus ou moins ionisés ; les éléments lourds, comme l'or, ne devaient naître que beaucoup plus tard, pour la tribulation des hommes. Dès que la matière fut, l'attraction newtonienne commença à agir sur les atomes épars ; chacun d'eux était sous [illegible] tion de ous les autres, [illegible] ces forces, qui ne s'équilibraient pas, commencèrent à créer des condensations locales. Tout accroissement de densité dans une région y produisait un centre d'attraction pour les atomes environnants. Ainsi, la nébuleuse primitive ne s'est pas déchirée en nébuleuses partielles, mais condensée localement ; et ce mécanisme paraît très vraisemblable lorsqu'on examine les superbes photographies de nébuleuses par Barnard à l'observatoire américain de Lick : chaque astre brillant est entouré d'un espace obscur [les Anglo-Saxons disent « trou à charbon »] d'où toute matière a été sucée par son attraction ; il existe même de longues traînées sombres, c'est-à-dire vides de matière, qui marquent le chemin d'un astre errant fourvoyé dans la nébuleuse.

Ainsi naquirent les premiers centres condensés, analogues aux comètes, aux bolides ou aux météorites qui peuplent notre ciel. Les régions où ces premiers noyaux étaient plus abondants devinrent à leur tour des centres d'attraction pour leur voisinage, la matière s'y agglomera un peu plus, et la première étoile s'alluma dans le ciel, comme le premier atome et le premier météorite étaient nés des millions d'années auparavant ; tout le travail de gravitation étant converti en chaleur, la température atteinte se trouva dans chaque cas, différente, et il vint au monde des étoiles très chaudes et toutes blanches, d'autres rougeâtres, et sans doute aussi des étoiles invisibles parce qu'elles n'avaient pas atteint la température de l'incandescence. Enfin, et

(1) *Constitution et évolution de l'univers*, par A. Vérounet (Doin, éditeur, 1926).

de la même manière, les régions où les étoiles étaient un peu plus serrées devinrent à leur tour des centres attractifs et constituèrent des amas stellaires dont le ciel nous offre d'admirables spécimens, tel cet amas d'Hercule qui compte plus de quarante mille étoiles serrées, comme un essaim d'abeilles, dans un petit coin de l'univers. « Dans la région de la Voie lactée, dit M. Vérounet, il semble que la concentration en amas soit à peine amorcée : on n'y trouve que des amas ouverts, peu condensés, des étoiles à faible vitesse. Sur les confins de la Voie lactée, cette évolution paraît plus avancée ; les amas y sont probablement en voie de condensation et non à l'état d'équilibre mécanique, où leur diamètre serait beaucoup plus petit. En dehors de la Voie lactée, on aurait une évolution plus avancée encore : l'éclat des amas serait plus faible et leur présence serait révélée seulement dans le cas de conflagration ou du rapprochement de deux astres pour donner [illegible] nébuleuse spirale, constituée par la rotation d'un amas double. » Ainsi, nous autres Terriens, [illegible] placés au centre des régions les moins [illegible]ées, les plus « jeunes » de l'univers, et cela nous offre la perspective rassurante de nombreux millénaires d'indépendance, en attendant l'heure fatale où notre humble planète sera incorporée, avec quelques soleils du voisinage, dans un astre gigantesque où la vie renaîtra peut-être, sous des formes que nous ne pouvons concevoir.

Paulo minora canamus : tout cela est peut-être vrai, mais un peu grand pour notre taille ; revenons à notre soleil. Nous serions très heureux de connaître autre chose que sa configuration extérieure, et je suis reconnaissant à M. Vérounet de nous avoir proposé des possibilités raisonnables sur ce qui se passe dans le ventre du monstre. Considérant la masse interne, couverte par la peau lumineuse de la photosphère, comme un véritable gaz, il l'enferme entre deux cas extrêmes, l'un où sa température est uniforme du centre à la périphérie, l'autre où c'est la densité qui reste constante dans la masse entière. Il arrive ainsi à conclure que la température centrale est comprise entre le double et le triple de celle de la photosphère. Or, celle-ci nous est actuellement bien connue et peut être évaluée à 6.000 degrés environ ; la température centrale serait donc voisine de 15.000 à 17.000 degrés.

Les physiciens accueilleront ces résultats avec sympathie ; ils ignoraient jusqu'ici, à un million de degrés près, ce que pouvait être la température interne du Grand Luminaire : j'ai le souvenir d'une évaluation du Père Secchi, de son vivant illustre astronome, qui ne montait pas à moins de 1.360 000 degrés ; il paraît que J.-J. See, directeur de l'observatoire de Mare-Island (Californie), conclu, après de pénibles calculs, à 90 millions de degrés ; heureusement, Lane les réduit à 24 millions et Oppolzer à 9 : on reste bouche bée devant ces chiffres « budgétaires » dont la variété nous prouve l'incertitude. En les ramenant à des grandeurs plus raisonnables c'est-à-dire plus voisines des nombres familiers, on permet aux physiciens de dire leur mot sur l'état interne du Soleil, qui ne doit pas s'écarter beaucoup, à la pression près, de ce que nous pouvons réaliser dans nos laboratoires : en vaporisant dans le vide un filament de tungstène par une puissante décharge électrique, produisant une température instantanée voisine de 20.000 degrés, des physiciens américains ont constaté la formation constant de l'hélium ; cela nous donne à penser qu'à ces hautes températures les atomes lourds n'existent pas encore à l'intérieur du Soleil, qui serait constitué principalement par de l'hélium et de l'hydrogène monoatomiques ; ces éléments seraient sans doute *ionisés*, c'est-à-dire que leurs atomes surchauffés auraient laissé échapper quelques électrons superficiels, et cela nous permet de mieux comprendre l'aspect des raies spectrales observées dans la région des taches, par où s'échappe le flux des matières internes.

Mais en simplifiant ainsi, et rendant plus accessible à notre esprit le problème des températures, on ne simplifie pas un autre problème tout aussi important, celui de l'entretien du rayonnement solaire. Si le Grand Luminaire était simplement une boule incandescente, s'il ne devait son rayonnement qu'à sa température, il n'en aurait pas, au taux actuel, pour 3.000 ans. Il faut donc imaginer une ou plusieurs causes capables de soutenir ces prodigalités thermiques. Je n'ai pas le loisir de faire le bilan critique des nombreuses explications suggérées ; une seule, jadis proposée par Helmholtz, semble avoir un fondement scientifique sérieux et pour cette raison, M. Vérounet lui donne la préférence ; elle consiste à attribuer l'apport d'énergie à une contraction progressive du disque solaire ; d'après Henri Poincaré, cette cause suffirait à expliquer, au taux actuel, le rayonnement solaire pendant 24 millions d'années au maximum. Notez que cette limitation imposée à la durée du flamboiement solaire raccourcit d'autant l'évolution géologique de notre globe : il suffit que la température de notre calorifère s'abaisse de 600 degrés pour que la nôtre tombe à zéro, ce qui entraînerait la prise en masse de tous les océans. La vie « géologique » de la terre serait donc, elle aussi, voisine de 24 millions d'années.

Ainsi, les astronomes disent froidement aux géologues : « Je vous donne 24 millions d'an

nées ; débrouillez-vous pour y faire tenir toute l'évolution vitale, depuis le trilobite jusqu'à l'homme, et tous les terrains sédimentaires, depuis les roches cambriennes jusqu'à la boue de Paris. » Mais les géologues refusent de se laisser ainsi comprimer ; ils rappellent toutes les méthodes d'estimation des temps géologiques, dont les résultats donnent des nombres compris entre 100 et 600 millions d'années ; ils insistent sur les résultats obtenus par l'étude des minéraux radioactifs, qui donnent au minimum 240 millions d'années.

J'avoue que, dans cette discussion courtoise, mes préférences vont vers les géologues, dont les raisons me paraissent plus solides ; et je dirais volontiers aux astronomes : « C'est à vous à vous arranger pour prolonger le rayonnement solaire ; puisque l'hypothèse de la contraction est insuffisante, attendez tranquillement que la science vous en apporte une autre, et soyez sûrs qu'elle n'a pas dit son dernier mot. »

Précisément, M. Jean Perrin vient à nous avec une nouvelle hypothèse ; il admet, avec Einstein, que la matière peut se transformer en énergie, c'est-à-dire que le Soleil peut entretenir son rayonnement en dévorant sa propre substance ; chaque fois qu'un gramme d'hydrogène se transmute en oxygène, il y a une perte de 7,7 milligrammes qui, muée en énergie, fournit 166 milliards de calories. A ce compte, on calcule que l'hydrogène solaire pourrait fournir, par sa transmutation en éléments lourds, de quoi entretenir le rayonnement pendant 80 *milliards d'années*. Cette fois, nous avons du large, et plus qu'il n'en faut ; certes, l'hypothèse est fragile, mais soyez assurés qu'on en aura trouvé cent autres, et peut-être meilleures, avant que le soleil se soit refroidi de cent degrés.

Je me suis laissé entraîner, sur un point de détail, à des critiques où le lecteur verra une divergence de centiment plus qu'un jugement formel. Qui peut se vanter d'apporter, en pareille matière, mieux que des présomptions ? Mais aussi, de quelle pâte sont-ils pétris ceux qui repoussent du pied toutes ces hypothèses en disant : « Cela ne m[illegible] pas » ?

J. BOULLEVIGUE

LE MÉCONTENTEMENT DE SOI

On répète volontiers que les plaisirs d'aujourd'hui sont particulièrement réservés à la jeunesse : sports, danse, flirt. Il n'est pas moins aisé de remarquer, en revanche, que tous les lieux dits de plaisir — théâtres, dancings, music-halls, restaurants nocturnes — sont uniquement fréquentés par des hommes dont les benjamins sont au moins quadragénaires. Evidemment, la jeunesse n'a besoin de rien, pas même de s'amuser ; la maturité, au contraire, a besoin de tout, principalement de s'oublier elle même. Toute la vie sociale, dans une société bien policée, semble destinée à dissimuler, pour ceux qui sont « au milieu du chemin de l'existence » la suite de la route. Et puis sans doute faut-il faire une distinction entre les plaisirs qui — pour les jeunes — sont trop chers et d'autres qui — pour les vieux — seraient trop verts ?

Un de nos charmants romanciers, devenu occasionnellement moraliste, notait récemment que, parmi les misères, qui affligent l'humanité, l'une des plus lamentables « prend sa source dans le mécontentement de soi ».

Il n'est que trop naturel à l'homme, en effet, — ce fut la première observation de la sagesse antique — de se plaindre de son sort ; la nature le houspille, la société le persécute ou l'énerve. Il n'échappe à la maladie ou à la mort que pour tomber sous l'injustice. L'amour et l'ambition le déçoivent pareillement et le plus souvent simultanément. Le hasard traverse ses desseins et, quand il a triomphé des circonstances, il découvre l'envie et la méchanceté de ses semblables. Contre tant d'assaillants dont l'assaut ne connaît point de relâche, les chefs de l'humanité ont dressé, d'âge en âge, le fil de fer barbelé des doctrines philosophiques, des dogmes religieux et des préceptes moraux. Et cela a suffi, non pas à assurer la victoire, mais à perpétuer la bataille, car

l'humanité eût pu perdre courage et mettre haut les mains devant son destin. Dans ses tranchées, elle a tenu...

Mais, à observer les mœurs d'aujourd'hui, le front soucieux de la jeunesse et l'œil inquiet de la maturité, on se demande si, à ces causes éternelles d'anxiété morale, nous n'en avons pas ajouté de nouvelles qui seraient le propre d'une société contradictoire, fondée tout à la fois sur le principe de l'égalité politique et sur le fait de l'inégalité économique.

* * *

Certes, il est pénible d'avoir à se plaindre de sa condition, mais il est désespérant d'avoir à se plaindre de soi-même. L'esclave de l'antiquité, le serf du moyen âge, le paysan de misère étaient dans une condition affreuse, qu'y pouvaient-ils ? En rien il ne dépendait d'eux d'améliorer leur sort. Ils souffraient donc de leur misère sans s'en inquiéter. Il y a des maux sociaux qui ne se distinguent pas des maux naturels, et la pauvreté, dans les anciens régimes, était aussi inéluctable que la maladie ou l'infirmité. L'individu restait étranger à son destin : malheureux, mais tranquille...

Assouplissez, au contraire, ce régime : faites sauter les clôtures sociales, les castes, les classes. Le citoyen n'a plus de place fixe, de condition déterminée. Il peut passer d'un degré à l'autre, s'élever, parvenir. Dans le milieu social, il a acquis la mobilité du ludion qui, sans cesse, s'abaisse ou s'élève. Et surtout ce mouvement dépend de l'individu lui-même ; il le sait. Il a acquis le sentiment — ou du moins l'illusion — de sa responsabilité dans sa vie. Lui-même devient l'artisan de sa fortune ; alors, s'il la manque ou si seulement il la fait moindre qu'il ne l'avait espéré ?... Le roman français, en sa belle période documentaire, est tout entier rempli par l'étude de cette force nouvelle, libérée par la Révolution, l'ambition sociale. Le fils du charpentier sera-t-il Napoléon ou Talleyrand ? Les guerres, le mensonge politique, le syndicalisme, la prédominance croissante des forces économiques sur les forces spirituelles n'ont cessé, non seulement d'intensifier, mais de diffuser cette convoitise des hommes à qui tout semble promis et qui prennent leurs désirs pour la justice. Telle est l'inquiétude proprement démocratique, le mécontentement de soi essentiel aux citoyens des sociétés modernes : un sort toujours instable et qui ne dépend que d'eux.. Par un effet singulier, mais naturel, c'est dans l'élite que le mal sévit principalement ou que, du moins, il est le plus aisément observable. Là, il n'y a plus de repères où l'on puisse mesurer sa propre élévation. L'estime qu'on a de soi correspond-elle à l'opinion des autres : à quoi le constater, au juste ? De là la poursuite éperdue des titres, des distinctions honorifiques, des préséances. L'homme d'aujourd'hui ne vit plus que par comparaison avec autrui et dans le souci perpétuel de s'imposer. Tout ce qui n'est pas pour lui est contre lui. Il est jaloux de l'amour, des croix, des places à table. Il a acquis, dans le régime républicain, une telle opinion de son mérite qu'il ne peut plus jamais être content de soi.

Certes, ce désenchantement démocratique n'est pas neuf, puisqu'il a commencé avec la démocratie, mais le fait nouveau — l'un des signes les plus graves de notre époque et de notre état — c'est que, de l'âge mûr ou de la vieillesse commençante, cette anxieuse amertume ait gagné la jeunesse. Sans doute la littérature nouvelle si abondante en confidences désabusées, nous fournit-elle bien des raisons de ce nouveau « mal du siècle » ; elles varient avec l'ingéniosité et la culture des écrivains. Les uns s'en prennent à leur intelligence, d'autres à leur sensibilité, presque tous à notre civilisation, à la grande décadence de l'Occident. Celui-ci a trop voyagé, cet autre pas assez. Prenons bien garde que tous ces motifs allégués ne sont jamais que l'apparence. La réalité est plus simple et plus brutale, s'imposant à tous, même à ceux peut-être qui ne s'en rendent pas compte Prématurément désabusée des illusions politiques et de toute foi morale, la jeunesse d'aujourd'hui, dès ses premiers désirs et ses premiers élans, est obligée de mettre la main à la bourse et de constater que, dans une société fondée en principe sur le mérite de l'individu, il n'y a plus d'autre valeur que la valeur marchande.

Entendons-nous bien, d'ailleurs : il ne s'agit pas de dénoncer une fois de plus les funestes effets de l'argent dans un monde matérialisé à outrance. Je voudrais seulement signaler comment, en se posant avec une urgence chaque jour plus douloureuse, le problème de l'argent, pour ceux qui débutent,

a changé de forme et revêtu un caractère plus démoralisant.

La démocratie, en effet, a ouvert à tous les citoyens le chemin de la fortune : mais ces voies de la richesse ne sont pas simples. D'abord — et sauf les exceptions scandaleuses qui ont provoqué d'illusoires doctrines politiques et économiques, — ceux qui le convoitaient avaient cru que l'argent se gagnait par le travail. Ils se lançaient dans le travail à cœur perdu et, même s'ils ne réussissaient pas entièrement à atteindre leur but, ils ne désespéraient pas, car ceux qui travaillent ne sont jamais malheureux. Mais nous n'en sommes plus là. Par un mouvement qui s'était dessiné avant la guerre et qui s'est précipité depuis, c'est le travail lui-même qui déprécie. Comme facteur de richesse, il a baissé bien plus vite que le franc et on pourrait dire aujourd'hui qu'il a fait faillite. Les besoins d'argent sont devenus trop pressants et trop importants pour qu'ils puissent être satisfaits par des moyens ordinaires. L'esprit de la bourse et du pari mutuel s'est partout répandu. Personne ne veut plus avoir de métier ; il suffit de faire des affaires, ou même simplement quelques opérations heureuses. Il n'est plus de Français qui ne «spécule », et la finance, comme tout le reste, s'est démocratisée...

Tel est le changement profond survenu dans l'esprit de la jeunesse. Non seulement la vie sociale lui impose prématurément la préoccupation de l'argent, mais elle l'oblige du même coup à préférer l'aventure à l'effort régulier. Il faut se hâter de tenter le hasard, car le temps et la volonté sont d'un rendement trop mince. De là tant de fièvre contenue, tant de soucis précoces, tant d'âpreté et de sombre égoïsme. Si les nouveaux venus dédaignent la culture, s'ils préfèrent le sport à l'étude, s'ils sont calculateurs et froids, est-ce leur faute ? Si, à mesure qu'ils avancent en âge, ils sont moins heureux, n'est-ce pas une conséquence naturelle de ce renversement des valeurs qui substitue le résultat matériel au « mérite personnel », comme disait La Bruyère ? Un bon travailleur, même peu rétribué, pouvait être content de lui. Un spéculateur, même comblé, n'est jamais satisfait...

Après quoi gardons-nous d'oublier que, dans la complexité de la vie psychologique, les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets ici et là. Nous venons de proposer des raisons nouvelles au naturel mécontentement de soi-même. Mais elles ne jouent peut-être que pour une élite : combien sont au-dessous d'elles, ou même pour combien n'ont-elles pas simplement servi à entretenir et à aggraver cette complaisance et cette vanité qui faisaient perdre la tête, le soir de son bal étincelant, à César Birotteau ! Dans l'équilibre moral comme dans l'équilibre politique, le mouvement des mœurs renfle les extrêmes. A mesure que les uns s'aigri[illegible]ment les autres ne s'anan[illegible]ent-ils pas ? La petite auto du merci[illegible]maison de campagne du coiffeur, les marchés du paysan et les opérations boursières du pédicure, que de destins comblés ! Quand vous surprenez sur quelque visage cette fixité du regard qui décèle l'amertume secrète, n'oubliez pas la mine réjouie du garagiste ! La rapidité du succès médiocre, l'extrême facilité du gain, la fièvre du plaisir, bref l'étourdissement même de la vie, qui ôtent à tant d'heureux le temps même de réfléchir à leur bonheur, aboutissent nécessairement au sentiment le plus avantageux que le triomphateur puisse prendre de soi. On voit parfois des boutiquiers sourire en lisant la côte de la Bourse. S'il est donc vrai que nous ayons innové dans l'inquiétude et le mécontentement de soi, il est sans doute plus vrai encore que nous avons inventé des formes nouvelles de vanité et d'infatuation : quel mécano n'est un Don Juan ?...

GASTON RAGEOT
(*Le Temps*)